Trudel Meisenburg

Lacaune, 25 ans après

0. Introduction

L'objet de cette communication est de présenter et de comparer les résultats de deux enquêtes sociolinguistiques sur le rôle de l'occitan – enquêtes qui ont été menées à une distance de 25 ans dans la petite commune de Lacaune (Tarn). Étant donné que ces entreprises sont étroitement liées à différentes étapes de ma vie, je donnerai d'abord quelques indications biographiques en ce qui concerne ma découverte de l'occitan et les conséquences qu'elle a eues (1.). Suivront une présentation succincte de Lacaune, lieu central de mon intérêt pour l'occitan, (2.) et un bref résumé des enquêtes de 1977 (3.). Celles de 2002, effectuées au cours d'un voyage d'étude avec un groupe d'étudiants, seront abordées plus en détail sous (4.), et après la comparaison des résultats (5.), sera entamée une tentative de conclusion (6.).

1. La découverte de l'occitan – quelques données biographiques

Au cours de mes études de *Romanistik* – langues et littératures romanes, avant tout français – en Allemagne dans les années 70, une bourse d'études m'a permis de passer l'année universitaire de 1974/75 à Toulouse. À l'université de Bonn, j'avais auparavant appris que, parmi les langues romanes, il y avait aussi un certain provençal ou occitan, attesté au moyen âge et dans les atlas linguistiques et dont il devrait encore y avoir quelques vestiges dans des endroits isolés du Midi, mais cela paraissait une histoire marginale et pratiquement terminée.

À Toulouse, par contre, les occasions d'entendre parler de cet occitan ne manquaient pas. D'abord, il y avait des cours d'occitan à la faculté. Par pure curiosité, je suis allée au cours de langue de M. Ravier, où j'étais la seule étrangère parmi une quantité de jeunes, tous déjà plus ou moins occitanophones. Les professeurs de linguistique, MM. Allières, Fossat et Maurand, accordaient tous une large place à l'occitan dans leur enseignement et ont donc contribué à ma "formation occitaniste".

De plus, l'occitanisme politique et culturel très actif dans les années 70 se faisait bien ressentir à Toulouse. C'était, entre autres, l'époque des mouvements

contre l'extension du camp militaire du Larzac, rassemblés sous le célèbre slogan «Gardarem lo Larzac!». Les viticulteurs, eux aussi, avaient condensé leurs revendications dans un slogan occitan: «Volem viure al païs». La chanson occitane connaissait un grand succès, et des chanteurs comme Marti, Patric et bien d'autres venaient régulièrement donner des concerts à Toulouse. Des organisations militantes comme «Lutte occitane» essayaient de propager un occitanisme politique.

Mais pendant toute l'année que j'ai passée à Toulouse je n'ai jamais entendu parler occitan dans des conversations normales, quotidiennes. L'usage de la langue était limité aux cours, aux slogans, aux chansons.

Fin mai 1975, l'année universitaire était terminée. N'étant pas pressée de rentrer chez moi, j'ai cherché du travail pour pouvoir passer l'été en France. Et c'est par l'intermédiaire du CROUS de Toulouse que j'ai trouvé un poste de serveuse dans un café à Lacaune où j'ai fait la saison.

À Lacaune, il n'y avait que très peu d'écho de ce mouvement occitan que j'avais ressenti si fortement à Toulouse. À Lacaune, par contre, on parlait – non, pas l'occitan, on y parlait «patois». Pas tout le monde et pas toujours, bien sûr, mais l'occitan (sous la désignation de «patois») y était bien présent – parmi les clients du café, en famille, sur la place, et souvent, à petites doses, dans les conversations que les Lacaunais avaient ailleurs en français.

Les observations sur l'occitan que j'ai pu faire pendant la saison de 1975 m'ont intriguée et m'ont fait revenir deux ans plus tard pour en savoir plus, pour entamer de vastes enquêtes sur «le rôle social de l'occitan dans une petite commune du Languedoc, Lacaune (Tarn)» – comme j'ai intitulé la thèse que j'ai rédigée à partir des données recueillies à Lacaune en 1977.[1]

La thèse a été le début d'une carrière universitaire qui a abouti depuis peu à une chaire de linguistique romane à l'université d'Osnabrück. Et l'occitan, comme une des langues romanes, a joué et joue toujours un rôle dans mes recherches et dans mon enseignement.

Comme on peut facilement le calculer, en 2002, vingt-cinq ans ont passé depuis que j'ai effectué mes premières enquêtes à Lacaune, et depuis longtemps, j'avais nourri le projet d'y retourner lors de cet anniversaire pour reprendre les enquêtes et étudier l'évolution de la situation linguistique. Ce projet, j'ai pu le réaliser lors d'un voyage d'études avec un groupe d'étudiants de l'université d'Osnabrück en février/mars 2002.

Avant de relater de plus près ce voyage, je présenterai brièvement Lacaune et donnerai un petit résumé des enquêtes de 1977.

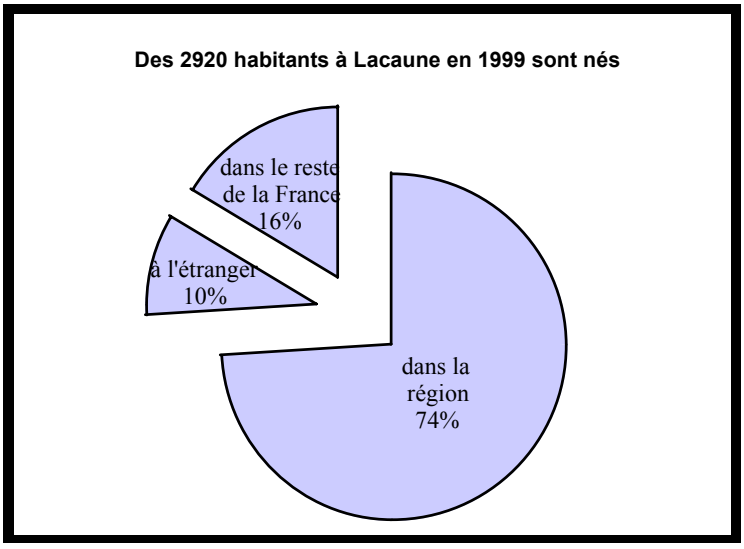
2. La Cauna, ont es?

«Lacaune? Connais pas». C'est ce que disent beaucoup de Français quand on leur demande où c'est. C'était, par exemple, la réponse que j'ai reçue quand j'ai voulu acheter un billet de train pour y aller: il n'y a pas de gare à Lacaune.

Lacaune est une petite commune dans la partie orientale du département du Tarn, près de la frontière avec l'Aveyron et l'Hérault.[2] La ville est pratiquement à mi-chemin entre Toulouse et Montpellier, mais cette image est trompeuse: les grandes routes ne passent nullement par Lacaune. Le coin est plutôt isolé, à l'écart des voies de communication importantes, loin des grandes villes, blotti dans les Monts du même nom, qui constituent un contrefort assez difficile d'accès au Massif central. Mais, dans un rayon d'environ 40 km, Lacaune est la plus grande ville et joue donc, à une petite échelle, le rôle d'un centre.

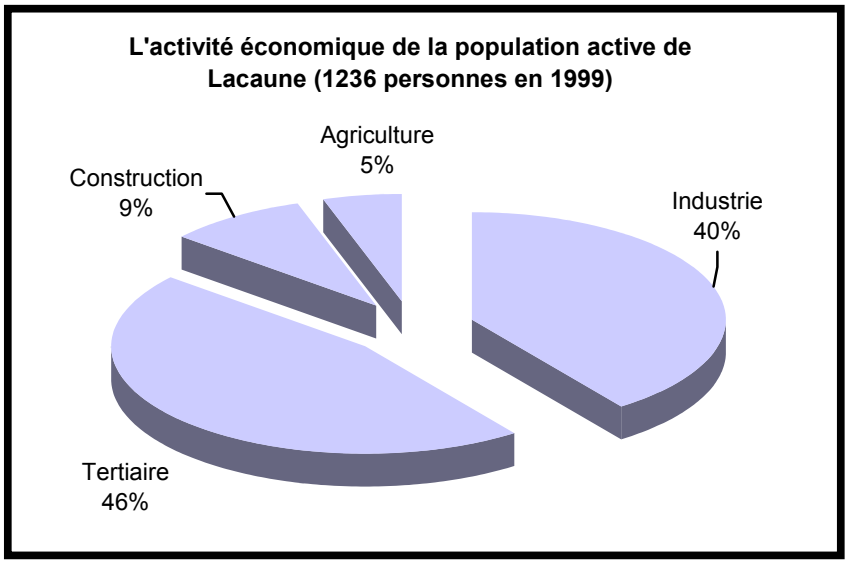
Du point de vue linguistique, Lacaune se trouve dans l'aire du dialecte languedocien qui d'après Pierre Bec (1973, p. 44) constitue «l'occitan moyen par excellence».

En 1977, il y avait 3.260 habitants à Lacaune; il y en a moins de 3.000 (2.914) aujourd'hui. Du point de vue démographique, la ville a donc connu une perte de plus de 10% sur l'effectif de la population.[3] 7,3% (= 214) des habitants sont de nationalité étrangère. La plus grande partie des étrangers à Lacaune vient du Portugal, mais il y a aussi quelques familles maghrébines. Presque les trois quarts de la population actuelle sont nés dans la région, 10% à l'étranger.



Le plus grand employeur à Lacaune est l'industrie de salaisonnerie/charcuterie (on y produit le fameux jambon de Lacaune, des

saucisses et des saucissons). Presque la moitié de la population active (= 1236) travaille dans ce secteur.[4] Les emplois dans la construction (= 112) représentent 9%, et 5% de la population active travaillent dans l'agriculture (= 64). En vue du total, moins de 3% de la population vivent aujourd'hui dans un ménage où la personne de référence est agriculteur exploitant.[5]



Depuis peu de temps, la commune de Lacaune possède un site internet. Sous l'adresse www.lacaune.com, on trouve d'amples informations sur la commune.

3. Les enquêtes de 1977

Pour effectuer les enquêtes de 1977, j'ai vécu à Lacaune pendant quatre mois. Pendant ce temps, j'y ai observé les usages linguistiques, j'ai fait des interviews dans 61 familles, et j'ai procédé à une enquête dans les écoles. Par tout cela, je voulais d'un côté en apprendre davantage sur la diffusion de l'occitan – aussi bien en ce qui concerne la connaissance de cette langue que son emploi –, de l'autre, je voulais rassembler des renseignements sur les attitudes et la conscience linguistiques.

Voici très rapidement les résultats les plus importants de ces enquêtes:

- Il y avait, en 1977, beaucoup de gens qui – du moins d'après ce qu'ils ont donné comme réponses à mes questions – savaient parler occitan; il n'y en avait que peu, par contre, qui le faisaient régulièrement, et ce nombre était particulièrement restreint parmi les jeunes et les femmes. Il existait donc une

grande divergence entre connaissances et emploi de la langue. Parler occitan, c'était l'affaire des personnes âgées. Les plus jeunes ne s'en servaient que rarement – pour parler avec des personnes âgées et/ou des gens de la campagne, ou bien pour "s'amuser" entre copains.

- L'occitan n'occupait une position clé que chez les paysans, c'était la langue de la campagne et du travail agricole. Là, son emploi paraissait assuré.
- J'ai pu constater une certaine affection pour l'occitan chez une partie des Lacaunais, mais très peu de traces d'une conscience linguistique. Il n'y avait pas de défense active de la langue et pratiquement plus de transmission.[6]

Les résultats de l'enquête ne donnaient donc guère lieu à envisager l'avenir de l'occitan avec optimisme. Seule, l'enquête dans les écoles paraissait permettre un peu d'espoir, car les résultats se révélaient être meilleurs que je ne l'avais attendu (voir ci-dessous, section 5). Sans aucun enseignement scolaire, les enfants de Lacaune disposaient en 1977 d'assez solides connaissances de base en occitan, connaissances qui auraient pu être développées avec un encouragement adéquat.

4. Le voyage d'études de 2002

Comment la situation se présente-t-elle un quart de siècle plus tard?

Pour reprendre mes recherches sur l'occitan à Lacaune en 2002, je n'ai pas voulu y aller seule, mais j'ai préféré intégrer les nouvelles enquêtes dans un projet d'excursion avec des étudiants. Mes étudiants de *Romanistik* à Osnabrück sont soit de futurs professeurs de français, soit des étudiants qui préparent une maîtrise s'appuyant sur deux des trois langues romanes, français, italien ou espagnol. La place de l'occitan est très réduite dans cet ensemble. Je le traite dans mon enseignement en tant que langue romane, une des langues parlées en France dont les futurs professeurs de français devraient avoir des notions. Mais je n'aurais pas pu centrer notre voyage uniquement sur l'occitan, et c'est donc la variation du français sous forme régionale, le français du Midi, étroitement lié à l'occitan, qui a constitué l'autre grand objectif de notre projet intitulé: *À la recherche du français du Midi (et de l'occitan!)*.

En février/mars 2002 nous avons passé quatre semaines dans le Midi de la France. Les deux semaines centrales étaient vouées à la recherche de terrain à Lacaune, pendant le reste du temps, nous avons accompli un vaste programme de rencontres universitaires et de visites d'écoles dans différentes villes du Sud.[7]

Ne seront présentées ici que les recherches effectuées à Lacaune. En ce qui concerne la partie «exploration du français du Midi», nous sommes entrés en contact avec le projet PFC, *Phonologie du français contemporain*, dirigé par Jacques Durand (Toulouse), Bernard Laks (Paris) et Chantal Lyche (Oslo/Tromsø).[8] Lacaune constitue maintenant un point d'enquête de ce projet, nous y avons mené une douzaine d'interviews du genre PFC – elles sont en train

d'être transcrites et dépouillées –. De plus, nous avons lié la recherche sur la phonologie du français à l'exploration de l'occitan: pour l'entretien guidé qui fait partie de ces enquêtes, nous nous sommes servis du questionnaire que j'avais déjà utilisé pour mes interviews à Lacaune en 1977. Nous avons donc demandé aux sujets s'ils savaient parler (ou comprendre) l'occitan, avec qui ils le parlaient, ce qu'ils pensaient de son avenir etc. À la différence de l'enquête de 1977, je n'ai pas fait d'analyse statistique des données recueillies dans ces interviews, mais je terminerai sur quelques impressions qu'elles ont suscitées chez moi.

Ce qui a été repris en entier, ce sont les enquêtes dans les écoles de Lacaune, et j'en présenterai les résultats dans la section suivante. À Lacaune, il y a deux écoles primaires, l'une publique, Victor Hugo, avec 171 élèves, l'autre catholique, St Jean-Baptiste, qui n'a plus qu'une quinzaine d'élèves aujourd'hui; puis il y a le collège La Balme qui compte environ 300 élèves de Lacaune et des environs. Les enquêtes ont été effectuées au début du mois de mars 2002 dans les CM2 des écoles primaires (35 élèves de 10 à 12 ans) et dans les quatrièmes et troisièmes du collège (120 élèves de 13 à 16 ans), donc avec 155 élèves en tout.

Déjà en 1977, je n'avais pas conçu mon propre questionnaire pour les enquêtes dans les écoles, mais j'avais utilisé celui qu'avait élaboré Georges Maurand pour ses enquêtes dans les écoles de la commune d'Ambialet, située également dans le département du Tarn.[9] Ce questionnaire, que je n'ai modifié que légèrement, se compose de deux parties: la première concerne la connaissance de l'occitan et son emploi et contient les questions suivantes:[10]

1.	Sais-tu parler patois (occitan)?	❒ oui	❒ non	❒ un peu
2.	Comprends-tu le patois (l'occitan), quand tu l'entends parler?	❒ oui	❒ non	❒ un peu
3.	Ton père te parle-t-il patois (occitan)?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
4.	Ta mère te parle-t-elle patois (occitan)?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
5.	Ton grand-père te parle-t-il patois (occitan)?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
6.	Ta grand-mère te parle-t-elle patois (occitan)?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
7.	Tes parents parlent-ils patois (occitan) entre eux?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
8.	Tes grands-parents parlent-ils patois (occitan) entre eux?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
9.	Tes parents parlent-ils patois (occitan) avec tes grands-parents?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
10.	Papa parle-t-il patois (occitan) plus que maman?	❒ oui	❒ non	
11.	À table parle-t-on patois (occitan) en famille?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
12.	Sur la place, as-tu remarqué que les gens parlent patois (occitan)?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
13.	Y a-t-il des étrangers, des voisins, des personnes de la commune qui vous parlent patois (occitan)?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
14.	As-tu remarqué à l'école des camarades qui parlent patois (occitan)?	❒ oui	❒ non	❒ parfois
15.	As-tu parlé patois (occitan) avant de parler français?	❒ oui	❒ non	

16.	As-tu parlé un autre langue avant de parler français?	❒ oui	❒ non
	• Si oui, laquelle?		
17.	Est-ce que tu participes à des cours d'occitan?	❒ oui	❒ non
	• Si oui, depuis quand?		
18.	Est-ce que tu apprends d'autres langues à l'école?	❒ oui	❒ non
	• Si oui, lesquelles?		
19.	Quelles langues aimerais-tu apprendre?		

La deuxième partie de cette enquête est un test de compréhension. Il consiste en phrases occitanes que Maurand (1974, p. 15) avait «établi[es] à partir du vocabulaire fondamental recueilli au cours d'une conversation improvisée […]» et que les enfants sont sollicités de traduire en français:

1. Trapa una cadièira.
2. Lo cap me dòl.
3. Avèm dintrada la pastura.
4. Quand tenèm uèi?
5. La mamà m'es venguda querre a l'escòla.
6. I a un briu que sèm tornats.
7. Encara soi pas anada al fons del prat.
8. Quand èri mainatge, totjorn gaitavi volar los ausèls.
9. Lo paure pairin de còps que i a me preniá a la caça.
10. Dimenge lo ritor èra malaut.
11. Tamben poguèt pas dire la messa.
12. Marius venguèt la setmana passada.
13. La dròlla a tot lo cap de mai que la maire.
14. N'ajèri una bona fretada après la vòta.
15. Lo paire èra cantonièr a Gijonet, lo tornèron mudar a Viana.
16. Cambia-te per anar a la fièira.
17. L'estiu va plan, autrament fa freg.
18. Veniá velhar al nòstre ostal cada ser lo paure Robèrt.
19. La nuèit cal atudar lo fiòc.
20. Bevi pas qu'un pauc de vin mesclat ambé d'aiga.

En 1977, ce sont les professeurs, tous occitanophones à l'époque, qui avaient lu ces phrases aux enfants. Cette fois-ci, cela n'aurait plus été possible, et nous y étions préparés: j'avais préalablement enregistré M. Pèire Thouy, professeur d'occitan aux collèges de Lacaune et de Brassac, qui avait eu l'amabilité de lire ces phrases. En classe, nous avons fait écouter la cassette: d'abord une fois l'ensemble de l'enregistrement, puis les phrases l'une après l'autre laissant aux élèves le temps de mettre la traduction sur le verso de la feuille.

5. Présentation et comparaison des résultats

Quels sont les résultats de l'enquête cette fois, qu'est-ce qui a changé au cours des 25 ans? Le tableau suivant permet la comparaison des réponses qui ont été données à la première partie du questionnaire en 1977 et en 2002:

Les questions		Les réponses			
		oui	un peu/parfois	non	
1 Sais-tu parler patois (*occitan*)?	***1977***	24,8%	28,9%	46,3%	149
	2002	3,2%	43,2%	53,5%	155
2 Comprends-tu le patois (*l'occitan*), quand tu l'entends parler?		38,3%	47,7%	14,1%	149
		11,0%	57,4%	31,0%	154
3 Ton père te parle-t-il patois (*occitan*)?		12,8%	29,7%	57,4%	148
		16,1%	20,6%	61,9%	153
4 Ta mère te parle-t-elle patois (*occitan*)?		8,7%	18,8%	72,5%	149
		8,4%	16,1%	74,8%	154
5 Ton grand-père te parle-t-il patois (*occitan*)?		37,7%	26,2%	36,1%	122
		37,4%	21,3%	40,0%	153
6 Ta grand-mère te parle-t-elle patois (*occitan*)?		23,3%	29,3%	47,4%	133
		31,0%	25,2%	43,2%	154
7 Tes parents parlent-ils patois (*occitan*) entre eux?		27,9%	27,2%	44,9%	147
		2,6%	12,9%	84,5%	155
8 Tes grands-parents parlent-ils patois (*occitan*) entre eux?		62,9%	19,4%	17,7%	124
		36,8%	18,7%	43,2%	153
9 Tes parents parlent-ils patois (*occitan*) avec tes grands-parents?		52,8%	17,6%	29,6%	142
		18,1%	22,6%	58,1%	153
10 Papa parle-t-il patois (*occitan*) plus que maman?		52,8%	—	47,2%	144
		39,4%	—	59,4%	153
11 À table parle-t-on patois (*occitan*) en famille?		23,3%	24,0%	52,7%	150
		9,0%	23,9%	65,8%	153
12 Sur la place, as-tu remarqué que les gens parlent patois (*occitan*)?		86,7%	12,0%	1,3%	150
		36,1%	31,6%	32,3%	155
13 Y a-t-il des étrangers, des voisins, des personnes de la commune qui vous parlent patois (*occitan*)?		39,9%	26,4%	33,8%	148
		33,5%	23,9%	41,9%	154
14 As-tu remarqué à l'école des camarades qui parlent patois (*occitan*)?		29,7%	12,8%	57,4%	148
		18,1%	25,2%	56,8%	155
15 As-tu parlé patois (*occitan*) avant de parler français?		2,7%	—	97,3%	148
		2,6%	—	97,4%	155
(12 Le facteur parle-t-il patois à ton père?)		*(9,7%*	*16,7%*	*73,6%*	*144)*
16 As-tu parlé une autre langue avant de parler français? Si oui, laquelle?		10,3%	—	89,0%	154
(13 L'épicier parle-t-il patois à ton père?)		*(5,4%*	*9,5%*	*85,0%*	*147)*
17 Est-ce que tu participes à des cours d'occitan? Si oui, depuis quand?		14,2%	—	85,8%	155
(14 Le boulanger parle-t-il patois à ton père?)		*(9,7%*	*9,7%*	*80,7%*	*145)*
18 Est-ce que tu apprends d'autres langues à l'école? Si oui, lesquelles?		100,0%	—	0,0%	155

(16 En tuant le cochon, parle-t-on patois?)	*(69,5%*	*14,5%*	*16,0%*	*131)*
19 Quelles langues aimerais-tu apprendre?				125
(17 En faisant le travail d'étable, parle-t-on patois?)	*(65,2%*	*12,5%*	*22,3%*	*112)*

Commentaires:

• Il y a beaucoup moins d'enfants cette fois-ci qui ont coché *oui* en réponse à la première question à savoir s'ils savent parler occitan; il en est de même pour la question 2, la compréhension.

• En ce qui concerne les *non* aux questions suivantes (n° 3-6), les différences entre 1977 et 2002 ne sont pas notables, il paraît même y avoir davantage de grands-mères qui parlent occitan à leur petits enfants aujourd'hui (n° 6).

• Mais les réponses aux questions 7 à 9 sont alarmantes: le pourcentage des parents qui ne parlent pas occitan entre eux a presque doublé (n° 7), celui des grands-parents qui ne le font pas a même plus que doublé (n° 8), et c'est à peu près la même chose (presque le double de *non*) en ce qui concerne la communication entre parents et grands-parents (n° 9).

• La question 10 est plutôt obsolète dans ce contexte, et la situation à table (n° 11) n'a pas réellement changé, mais ce qui est éclatant, c'est qu'environ un tiers des enfants paraît ne jamais entendre parler occitan dehors, sur la place (n° 12). Presque la moitié affirme qu'on ne s'est jamais adressé à eux en occitan (n° 13), et plus de la moitié – mais là, les chiffres sont stables – ne remarque pas de camarades à l'école qui parlent occitan (n° 14).

• En 1977 et en 2002, quatre enfants ont répondu avoir parlé patois avant de parler français (n° 15) – réponses qui paraissent peu fiables vu que deux de ces enfants ont marqué ne pas savoir parler patois et qu'un seul obtient un assez bon résultat au test.

• 10% des enfants n'ont pas le français comme langue maternelle (n° 16). Dans la majorité des cas, c'est l'arabe marocain et/ou le berbère qu'ils ont acquis comme première langue; dans quelques autres cas, c'est le portugais.

• 14% des élèves ont répondu affirmativement à la question 17: *Est-ce que tu participes à des cours d'occitan?* Déjà, ce chiffre ne paraît pas très élevé, mais il est encore largement faussé par le zèle des petits de l'école primaire qui sont responsables de la moitié de ces 22 *oui:* À l'école primaire, il n'y a pas de cours d'occitan; ces enfants ont tout simplement compté comme tel le programme de sensibilisation auquel ils participent.[11] Le "vrai" pourcentage ne s'élève donc qu'à 7,1%, et sur ces 11 enfants, six n'ont fait qu'une seule année d'occitan, cinq seulement suivent le cours depuis trois ou quatre ans. Ce n'est certainement pas énorme.

• Tous les enfants interrogés apprennent au moins une langue étrangère à l'école, en général ils en apprennent deux, l'anglais et l'espagnol. Avec 17 le

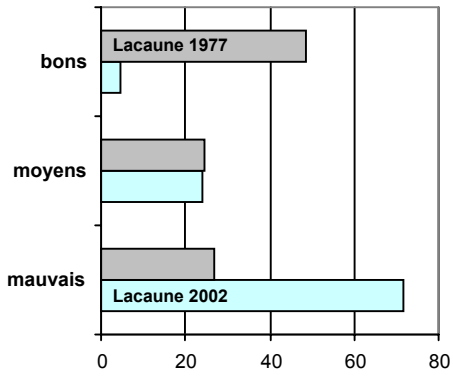
nombre de ceux qui suivent des cours de latin est plus élevé que celui des cours d'occitan (n° 18).

• Uniquement 125 élèves sur les 155 interrogés ont répondu à la question 19: *Quelles langues aimerais-tu apprendre?*, et parmi ceux-là, une bonne partie (= 16) ont noté *aucune*. Pour les autres, le favori est l'italien qui a été nommé 39 fois, mais 25 enfants ont écrit occitan ou patois comme réponse à cette question.

Si les réponses au questionnaire laissent pressentir un déclin dans les connaissances et l'usage de l'occitan chez les enfants de Lacaune, cette impression est largement confirmée par les résultats du test de compréhension. Le décalage par rapport à 1977 est énorme:

Les résultats du test de compréhension

Résultats globaux des tests:			bons	moyens	mauvais	
Ambialet	1969	(Maurand 1977)	74,4 %	10,6%	14,8%	???
Lacaune	1977	(Meisenburg 1985)	48,7 %	24,7%	26,7%	150
Lacaune	2002		4,5 %	23,9%	71,6%	155



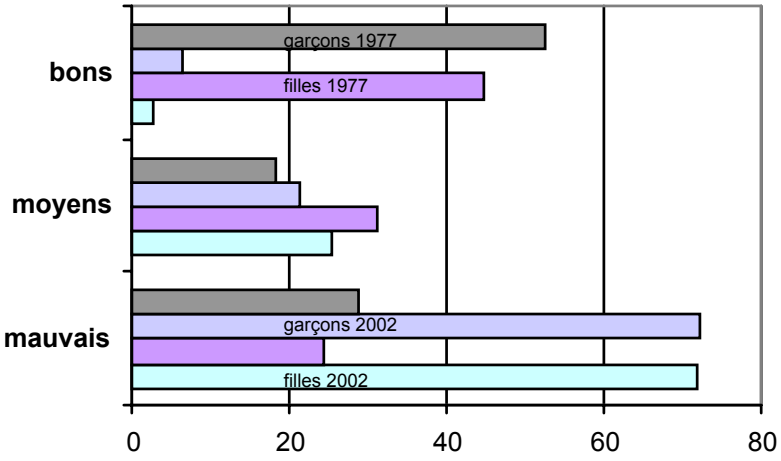
Seulement sept élèves sur les 155 testés (= 4,5%) ont obtenu de bons résultats. En 1977, cela avait été le cas pour presque la moitié des enfants (73 sur 150). Pour le résultat: «moyen», les chiffres sont à peu près les mêmes qu'en 1977 (37 sur 150 en 1977, 37 sur 155 en 2002), tandis que le nombre de copies classées «mauvaises» a presque triplé (40 sur 150 en 1977, 111 sur 155 en 2002).

Pour voir de plus près quels enfants ont obtenu quels résultats, j'ai analysé les données selon différents paramètres:

Le *sexe* ne paraît pas jouer un rôle important. Deux des sept élèves qui ont obtenu un bon résultat au test sont des filles, mais vu le nombre réduit, on ne peut conclure que la différence entre les sexes soit significative.

Les résultats du test d'après le sexe
(en 1977, N = 150, et en 2002, N = 154)

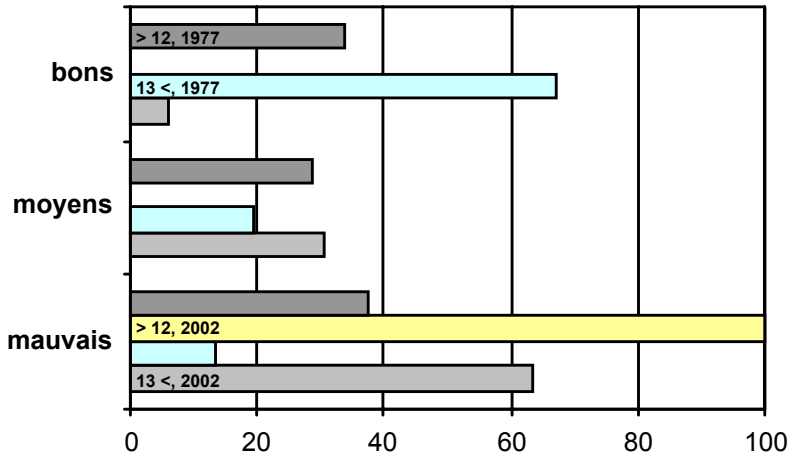
	GARÇONS		***FILLES***		**total**	
Les résultats du test	***1977***	**2002**	***1977***	**2002**	***1977***	**2002**
bons	***52,6%***	**6,3%**	***44,6%***	**2,7%**	***48,7%***	**4,5%**
	40	**5**	***33***	**2**	***73***	**7**
moyens	***18,4%***	**21,5%**	***31,1%***	**25,3%**	***24,7%***	**23,4%**
	14	**17**	***23***	**19**	***37***	**36**
mauvais	***28,9%***	**72,2%**	***24,3%***	**72,0%**	***26,7%***	**72,1%**
	22	**57**	***18***	**54**	***40***	**111**
total en pourcentage	*76*	79	*74*	75	*150*	154
	50,7%	51,3%	*49,3%*	48,7%	*100,0%*	100,0%



Le facteur *âge***:** Déjà en 1977, les enfants plus âgés avaient obtenu de meilleurs résultats que les plus jeunes. Le décalage entre les groupes d'âge a encore beaucoup augmenté cette fois: tous les tests des dix à douze ans, des élèves des écoles primaires donc, ont été classés «mauvais», on ne trouve de résultats classés «bons» ou «moyens» que chez les collégiens (de 13 à 16 ans).

Les résultats du test d'après l'âge (en 1977, N = 150, et en 2002, N = 154)

Les résultats du test	*> 12 ANS*		*13 ANS <*		**total**	
	1977	**2002**	*1977*	**2002**	*1977*	**2002**
bons	***33,7%*** ***28***		***67,2%*** ***45***	**5,9%** **7**	***48,7%*** ***73***	**4,5%** **7**
moyens	***28,9%*** ***24***		***19,4%*** ***13***	**30,5%** **36**	***24,7%*** ***37***	**23,4%** **36**
mauvais	***37,3%*** ***31***	**100,0%** **36**	***13,4%*** ***9***	**63,6%** **75**	***26,7%*** ***40***	**72,1%** **111**
total *en pourcentage*	*83* *55,3%*	36 23,4%	*67* *44,7%*	118 76,6%	*150* *100,0%*	154 100,0%

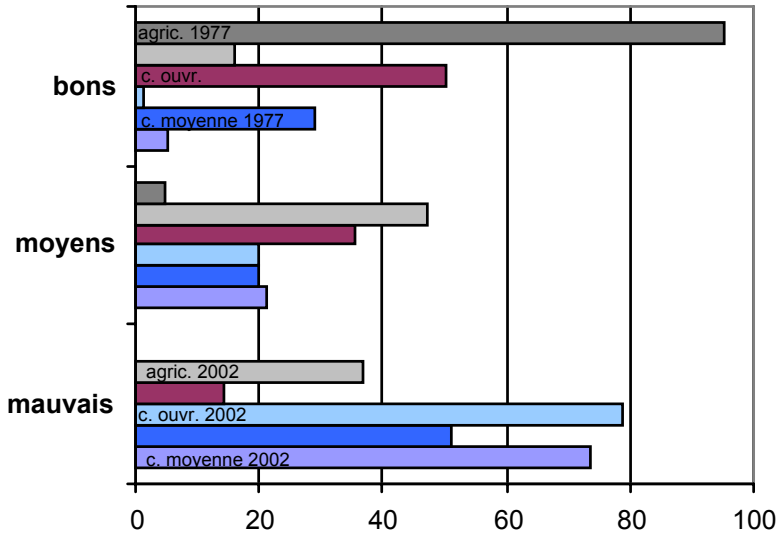


La *couche sociale:* Sur 21 enfants d'agriculteurs qui avaient participé au test en 1977, un seul a reçu la classification «moyen», tous les autres ont eu de bons résultats. La transmission de l'occitan dans les familles de paysans paraissaient assurée.

Aujourd'hui, cela ne semble plus être le cas. Sur 19 enfants d'agriculteurs en 2002, sept ont eu un mauvais résultat au test, neuf un résultat moyen, et trois seulement ont su livrer une bonne traduction des phrases occitanes. Sur les quatre autres enfants qui ont eu de bons résultats au test, trois sont issus de la couche moyenne, l'autre de la couche ouvrière.

Les résultats du test d'après la couche sociale
(profession du père, en 1977, N = 146, et en 2002, N = 146)

Les résultats du test	*AGRIC.*		*C. OUVR.*		*C. MOYENNE*		total
	1977	2002	*1977*	2002	*1977*	2002	2002
bons	***95,2%*** ***20***	**15,9%** **3**	***50,0%*** ***35***	**1,4%** **1**	***29,1%*** ***16***	**5,3%** **3**	***48,6%*** ***71***	**4,8%** **7**
moyens	***4,8%*** ***1***	**47,4%** **9**	***35,7%*** ***25***	**20,0%** **14**	***20,0%*** ***11***	**21,1%** **12**	***25,3%*** ***37***	**24,0%** **35**
mauvais		**36,8%** **7**	***14,3%*** ***10***	**78,6%** **55**	***50,9%*** ***28***	**73,7%** **42**	***26,0%*** ***38***	**71,2%** **104**
Total en pourcentage	*21* *14,4%*	19 13,0%	*70* *47,9%*	70 48,0%	*55* *37,7%*	57 39,0%	*146* *100%*	146 100%



Sur les onze enfants qui ont suivi le cours d'occitan, deux se retrouvent parmi ceux qui ont obtenu de bons résultats au test, cinq appartiennent au groupe des résultats moyens et quatre sont parmi les «mauvais candidats». Ceux-là avaient tous arrêté le cours après une seule année.

6. Conclusion: l'occitan à Lacaune aujourd'hui

Grand Sud, ton occitan fout le camp – tel un titre de «La Dépêche du Midi» du 19 mars 2002 où est présentée une étude de l'Ined sur les langues pratiquées en France (Héran–Filhon–Deprez, 2002) – étude qui dévoile, à très grande échelle, à peu près les mêmes tendances que mes enquêtes à Lacaune –, et «La Dépêche» constate que «L'occitan a de plus en plus mal à la langue».

Faudrait-il donc rédiger la nécrologie définitive de la langue d'oc?[12] Bien que le sort de la langue soit au programme du congrès, je ne voudrais faire ni nécrologie ni pronostics. Je préférerais terminer sur quelques impressions qui résultent de mes nombreuses conversations avec des Lacaunais en 2002.

Il y a toujours beaucoup de Lacaunais qui savent parler occitan, et il y en a qui le font régulièrement et qui sont tout contents de le faire. Une agricultrice de 58 ans m'a même dit qu'elle le parlait beaucoup plus aujourd'hui que quand elle était jeune, ce qui livre sans doute une explication au fait que, depuis tant de générations, l'occitan peut être qualifié de «langue des vieux»: c'est un phénomène cyclique.

Une autre observation pourrait être en rapport avec mon âge propre, maintenant bien avancé: pour la première fois depuis les quelque 30 ans que je viens à Lacaune, il y a eu, cette fois-ci, à plusieurs reprises des gens qui voulaient parler occitan avec moi! Au début de mes séjours à Lacaune, j'avais souvent essayé de pratiquer mes connaissances avec les amis occitanophones, mais ils étaient toujours bloqués, cela leur semblait tout à fait bizarre d'utiliser leur «patois» avec l'étudiante étrangère. Ils tenaient à parler français, et j'avais dû renoncer. Voilà donc une expérience nouvelle.[13]

Mais à part cela, j'ai parlé avec bon nombre de locuteurs qui se sont plaints d'avoir de moins en moins d'occasions de pratiquer la langue – parce que les parents ou amis plus âgés avec lesquels ils avaient l'habitude de parler occitan sont morts, et il n'y a personne pour les remplacer. Même les plus grands amateurs et défenseurs de l'occitan n'ont pas transmis la langue à leurs enfants; et maintenant, ils regrettent qu'elle soit parlée de moins en moins. Pourtant, ils ne sont pas vraiment pessimistes en ce qui concerne l'avenir de l'occitan: «Ça restera parce que c'est maintenant enseigné dans les écoles, et c'est très bien, ça», ce jugement revient souvent dans nos interviews. L'enseignement de l'occitan, quelque peu efficace qu'il soit, paraît enfin avoir délivré les locuteurs naturels de toute responsabilité envers la transmission de la langue.[14] Elle est complètement laissée à l'école.

Même si beaucoup de Lacaunais continuent à l'appeler «patois», j'ai eu l'impression qu'ils sont maintenant quasi tous conscients du fait que ce «patois» est une vraie langue, que c'est de l'occitan, qu'il est enseigné et que l'on peut l'écrire, qu'il a son histoire et sa littérature. L'indéniable recul de la pratique de l'occitan à Lacaune au cours des 25 années passées a donc été accompagné dans

le même temps d'une certaine prise de conscience en faveur de celui-ci. Est-ce que l'un pourrait être la compensation de l'autre? *O sabi pas*.

Bibliographie

P. Bec, *La langue occitane*, Paris 1973[3].

P. Brauns, *Versuch eines konstruktiven Nachrufs auf das Okzitanische*, dans *Historische Sprachkonflikte*, Bonn 1989, pp. 57-65.

A. Dalby, *Language in danger*, London 2002.

F. Héran–A. Filhon–C. Deprez, *La dynamique des langues en France au fil du XX^e^ siècle*, dans «Population et Sociétés» (Bulletin mensuel d'information de l'Institut national d'études démographiques), 376 (février 2002), pp. 1-4.

G. Maurand, *Contribution à l'étude de la diglossie franco-occitane en milieu rural*, dans «Revue des Langues Romanes», 82 (1977), pp. 371-389.

G. Maurand, *Situation linguistique d'une communauté en domaine occitan*, dans «International Journal of the Sociology of Language», 29 (1981), pp. 99-119.

G. Maurand, *Phonétique et phonologie du parler occitan d'Ambialet (Tarn)*, Toulouse 1974.

T. Meisenburg, *Le rôle social de l'occitan dans une petite commune du Languedoc (Lacaune, Tarn)*, dans «Revue du Tarn», 145 (1992), pp. 123-133.

T. Meisenburg, *Die soziale Rolle des Okzitanischen in einer kleinen Gemeinde im Languedoc (Lacaune / Tarn)*, Tübingen 1985.

Notes

1. Cf. Meisenburg 1985. Un résumé en français se trouve dans «La Revue du Tarn», cf. Meisenburg 1992.

2. Cette frontière est en partie aussi la frontière entre la région Languedoc-Roussillon et la région Midi-Pyrénées. C'est de cette dernière que font partie le Tarn et Lacaune.

3. En 1977, les listes du recensement (de 1975) permettaient une répartition de la population entre Lacaune-ville et les hameaux et lieux-dits de la campagne environnante, et l'évolution à partir des années 50/60 avait montré un net recul de la population à la campagne en faveur de la population en ville (de près de la moitié à 15% en 1975, cf. Meisenburg, 1985, p. 86). Dans les recensements actuels (le dernier date de 1999, les résultats sont disponibles au bureau de INSEE Midi-Pyrénées à Toulouse, cf. aussi http://www.recensement.insee.fr/), on a laissé tomber cette classification, certainement à cause de la plus grande mobilité générale de la population.

4. Ils y travaillent, soit directement dans les 496 emplois de l'Industrie (qui font 40% du total), soit dans le cadre du Tertiaire avec 564 postes (46% du total). Le taux des chômeurs s'élevait à 112 personnes dans le recensement de 1999.

5. Lacaune se trouve dans le rayon de Roquefort, et on y élève la célèbre brebis «Lacaune».

6. Il y avait, par contre, un pourcentage assez élevé qui s'est prononcé en faveur de cours d'occitan dans les écoles et surtout des émissions en occitan à la radio et à la télévision.

7. Un rapport détaillé de notre voyage se trouve sous http://www.home.uni-osnabrueck.de/tmeisenb/Forsch.html.

8. Ce projet dont l'objectif principal est de documenter la prononciation du français dans sa diversité géographique, sociale et stylistique cherche à recueillir des échantillons de parole française dans toute la Francophonie; il comprend environ une douzaine d'interviews par lieu d'enquête. Les enregistrements consistent en une lecture d'une liste de mots et d'un petit texte, puis suivent un entretien guidé et une conversation non-guidée. D'amples informations concernant ce projet sont disponibles sous http://infolang.u-paris10.fr/pfc.

9. Georges Maurand a effectué ses enquêtes dans les écoles d'Ambialet en 1969; elles font partie de sa grande étude du parler de cette commune (cf. Maurand, 1974, 1977, 1981).

10. Les 15 premières questions sont identiques aux questions de Maurand (cf. Maurand 1974: 15), j'ai seulement ajouté «occitan» entre parenthèses à côté de «patois», cette fois. Les questions 16 à 19, par contre, ont été changées parce qu'elles étaient trop étroitement liées aux structures rurales d'Ambialet.

11. C'est le conteur Alan Roch (cf. http://perso.wanadoo.fr/ostal.sirventes/alan.htm) qui vient de temps en temps avec la conseillère pédagogique de l'occitan pour travailler un thème spécifique avec les enfants; pendant l'année scolaire de 2001-2002, ils travaillaient sur les comptines.

12. C'est la question que m'a posée le collègue Patrick Brauns, lui-même auteur d'une «nécrologie constructive» de l'occitan (cf. Brauns, 1989).

13. Naoko Sano, beaucoup plus jeune que moi et étant Japonaise encore beaucoup plus «étrangère», a cependant fait la même expérience pendant ses enquêtes récentes dans l'Aveyron (cf. sa communication dans ces actes).

14. Ce problème paraît être général. Dans son livre récent *Language in danger* (2002), Andrew Dalby écrit par rapport au recul des langues amérindiennes: «What the change in policy has done, ironically, is to relieve parents of any doubts they may have had over failing to teach their traditional language to their children. There is now no need, they feel: the school will do it» (p. 163).